

2^{ME} ÉDITION

L'ECHO DE PARIS se vend cinq centimes le numéro à Paris et dans le département de Seine-et-Oise, dix centimes dans tous les autres départements.

La Ville et le Théâtre

Opéras d'été

Chaque année, quand revient le joli mois de mai, les directions musicales reverdissent au Château-d'Eau déserté par Bessac et sa troupe de gros drame. Que j'en ai vu passer ! J'ai assisté là-bas à des spectacles vraiment extraordinaires et entendu des rumeurs bien étranges.

Les impresarii de circonstance sont pour la plupart des ténors fatigués ayant brillé d'un éclat non pareil à Narbonne, Béziers et autres capitales. Ah ! qu'ils ont chanté « Si j'étais roi » en rêvant « Si j'étais directeur ». Sur le retour ils ont conquis des économies ou épousé des veuves sentimentales qui leur donnent de réaliser les rêves d'antan. Aussitôt, ils louent la salle qui les attend, recrutent à la diable des sujets libérés des petits bagnes provinciaux et s'apprêtent à étonner Paris.

Là, l'indifférence en matière d'art va grandissant. Paris apprend sans sourciller que le grand Champignolini, dit le Rossignol de Béziers, a montré le *Trouvère*, la *Traviata*, *Si j'étais Roi*, le *Voyage en Chine*, *Lucie* et autres nouveautés. Paris ne demande pas le chemin de la rue de Malte. Le pauvre directeur sait avant la fin de saison ce que coûte la gloire d'être égayé au grand air du trois et blagué dans les petits journaux. Il tourne prestement le dos à ses créanciers, et s'écrie en montrant le poing à la moderne Babylone : « Ingrate patrie, tu n'auras pas même mes zut. »

Ces tentatives désespérées de musique ont lassé presque tous mes confrères. Ils s'abstiennent et ne quittent pas leurs riantes villégiatures. Pour moi, statue vivante du Devoir, je ne manque pas à une reprise et me mêle à la foule de machinistes, de portiers, de comédiens en vacances qui emplit la

salle. C'est ainsi que, hier soir, j'entendis pousser « les Rameaux » par une édition revue et augmentée des frères Lionnet à l'usage de la province, les trois frères Feitlinger. Les « Rameaux » en trio et l'Estudiantina sur la scène du Château-d'Eau, intercalés dans le *Voyage en Chine* ! tout arrive et tout s'entend ; Sarcey ne suppliera-t-il pas ces trois basses ménechmes de lui chanter quelque soir un de ces « chefs-d'œuvre » de Charles Colmance qu'il révélait avant-hier à la France — chef-d'œuvre, mot trop faible pour glorifier : « Ça vous coupe la gueule à quinze pas, » ou bien « Qué cochon d'enfant. »

Que j'en ai vu passer de directeurs, durant ces années déjà trop nombreuses où, dévot de l'Opéra Populaire, je suis venu m'asseoir par les doux soirs de juin et de juillet sur ces banquettes mal rembourrées.

Que j'en ai vu passer !

Je n'ai pas oublié Leroy, le joli ténor qui opérait encore lui-même et marchait à l'avant-scène sur la pointe des pieds comme une Bohémienne dans la danse des œufs. Je me rappelle un autre type, Ricard, tout à fait de Marseille, un chapeau débordant qui payait le cachet de ses pensionnaires, en plaisanterie à bail, — au demeurant le meilleur homme du monde. Sous son proconsulat je fus, certain soir, témoin d'une scène bien divertissante dans la salle.

« Quand il n'y a plus de foin dans le râtelier... » La guerre s'était mise entre l'orchestre et l'étoile de la troupe, Mlle Marguerite Mineur, un petit masque qui n'avait pas froid aux yeux. On donnait le *Barbier*. A l'entrée de la chanteuse, l'orchestre s'arrête net et reprend dix mesures plus tard. Mais elle, croisant les bras et fixant le pupitre : « Je vous attends. » Un peu plus loin, au milieu d'un air, Mlle Marguerite s'arrête tout court, s'avance près de la rampe et harangue ainsi le public : « Mesdames et messieurs, la mauvaise volonté de l'orchestre m'oblige à manquer au respect que je vous dois... » A ces mots, tous les musiciens se sont levés et, sur un signe de leur chef, ils quittent la salle. L'étonnement causé par cette sortie est augmenté par des clameurs et des cris derrière la toile. C'est un ami, chevalier de l'actrice, qui, à la tête des machinistes et des comparses, chargé les musiciens et les taille en pièce.

Après une demi-heure d'interruption et de confusion, un régisseur parut : « Mesdames et messieurs, la désertion

de l'orchestre met la direction dans le plus grand embarras ; n'y aurait-il pas parmi vous une personne complaisante qui pût accompagner la partition au piano ? »

— Moi, s'écrie une vieille femme, bizarrement accoutrée, qui avait sur les genoux un cabas ; elle se lève aussitôt, traverse la salle et vient se mettre au piano. L'accompagnatrice improvisée s'en tira, ma foi ! fort bien et la représentation s'acheva sans encombre.

J'avais conté dans le *Réveil* cet incident extraordinaire. Le lendemain, une bande de musiciens vociférants envahirent le bureau qui demandaient ma tête. Je m'empressai de la leur offrir et ils me prièrent très modestement d'insérer une lettre où ils exposaient leurs griefs et leurs malheurs.

L'Opéra d'été eut son heure de vogue et de célébrité. Un chanteur fourbu du nom de Millet eut la chance d'y révéler le fameux ténor Provost. Celui-ci brilla comme un météore sur la scène de la rue de Malte, et un beau soir partit pour l'Italie sans trompette, en compagnie d'une mère nourricière. Millet redevint Gros-Jean comme devant. La passagère splendeur de Provost avait affolé l'impresario de rencontre ; il avait quadruplé le prix des places et, se promenant sans cesse devant le théâtre, il criait à tout venant : « C'est moi qui ai découvert Provost. » Depuis il n'a cessé d'assommer le Conseil municipal de demandes de subvention pour des projets ridicules.

Le fauteuil directorial garde encore le souvenir de Lagrené, personnage bizarre et mythologique. Il fut vraiment l'arbitre du sort de l'Opéra Populaire avec trois cent mille francs de subvention de la Ville et une grande fortune personnelle. Ce fut une étrange histoire. Il n'engagea en manière de chanteuses que des viragos au menton poilu et à l'allure homasse et il se plaignait que tous ses ténors eussent la voix trop grave. D'ordinaire, il était impossible d'arriver jusqu'à lui ; durant toute la journée, il demeurait rigoureusement enfermé avec son caissier et nos gaillards en comptèrent tant et tant que la caisse finit par être vide et la clef sous la porte.

L'expérience d'autrui n'a jamais corrigé personne. L'Opéra d'été reprend chaque année comme de plus belle et nos fédiles qui n'ont pas assez d'une leçon de musique veulent tâter du drame populaire. Si le théâtre municipal de Georges Richard ouvre ses portes aux Nations, il y aura toujours

de bonnes heures pour la gaieté française.

HENRY BAUER

L'ECHO DE PARIS publiera demain un article de

M. ALBERT DUBRUJEAUD

MÉTHODE

M. Bizarelli, le nouveau président de la gauche radicale, a pris possession de son fauteuil, en prononçant un discours des plus honorables.

Je lui sais gré, pour ma part, d'avoir défini le rôle du groupe important qu'il préside dans le sens d'une politique résolument gouvernementale. Il était utile que l'en sortit des abstractions et des sentimentalités de la déclamation traditionnelle.

C'est le vice de notre esprit politique, en France. Nous aimons les généralités grandioses. Nous nous plaisons aux réclamations pompeuses d'un programme vaste où se déroule l'enchaînement des réformes les plus compliquées. Nous embrassons trop. Nous n'atteignons que peu.

M. Bizarelli s'est efforcé de circonscrire et de préciser les points qui doivent solliciter l'attention du Parlement. Oserai-je dire qu'en dépit de ses efforts, il est encore resté en lui quelque chose du vieil homme, et, pour parler net, que son programme, beaucoup trop large, est, bien plus, le programme d'un philosophe, que celui d'un homme d'Etat ?

Le fait n'est pas à discuter, si l'on songe que l'honorable président de la gauche radicale veut que cette législature s'occupe de la revision de la Constitution, de l'égalité dans toutes les charges fiscales et militaires, de la refonte des impôts, de la séparation des Eglises et de l'Etat, de l'auéantissement de la puissance théocratique et de la féodalité financière (pompons et nuages !), de la restitution à la souveraineté nationale des droits qui lui ont été reconnus, de l'épuration des fonctionnaires !

Quel vague dans cette définition des points en litige ! Quelle solennité dans les termes ! Surtout, quelle largeur d'ambition ! Une seule de ces questions suffit à l'activité d'une législature. Et on prétend qu'elles soient toutes résolues en quatre ans !

Ce n'est pas ainsi que marche l'esprit humain. Il procède par voie de méthode analytique. Il prend une question, la résout définitivement et passe à une autre.